



ETAIS-CE DE SA  
FAUTE?

JONATHAN ISAAC K.

« Vié wana petit na yo, tcha ata mwa eloko na damé », m'avait dit ce jeûne Shégué(enfant de la rue).

Un dimanche matin, j'étais au culte. Bon, agréable, parfait comme d'habitude. Après l'église je suis rentré me coucher. Je suis resté pendant des heures vautré sur mon lit. Mon ventre était vide, mais j'avais la flemme de me lever. J'avais réglé la température de la climatisation de ma chambre à 17°C — ce qui confortait ma paresse et accentuait ma faim. Le fait aussi qu'il n'y avait rien à manger à la maison et qu'il fallait que j'aille acheter ma nourriture à l'extérieur, où il faisait 30°C, et que j'habite au troisième niveau d'un immeuble sans ascenseur, tous ces faits empiraient davantage la situation.

Je me suis finalement décidé, car j'en avais assez d'avoir l'âme mitigée. Je me suis donc rendu au supermarché le plus proche pour me ravitailler. Ravitaillement modeste : du pain et une bouteille de jus. Un tel repas, c'est vrai, ne pouvait que calmer, étant incapable de satisfaire, la faim d'un grand gaillard comme moi. Mais que voulez-vous, ce sont, comme on dit chez nous, les « aléas du célibat ».

Je sors dans la rue, content et anticipatif. Je me prépare à traverser la grande route quand un garçon, grand de taille comme moi mais l'air plus jeune, m'interpelle :

« Vié wana petit na yo, tcha ata mwa eloko na damé. »

Ce qui veut simplement dire : « Mon vieux, je suis ton petit-frère, donne-moi un rien (de l'argent) que je puisse me nourrir. »

Il faut préciser qu'il n'y avait rien dans son attitude, dans le ton de sa voix, dans l'expression de son visage, qui rappelait l'humilité. Ce n'était pas non plus de l'assurance exacerbée, il était hautain.

J'avais dans ma poche 600 francs, en petites coupures, soit trois billets de 200 francs. J'ai pris l'un de ces billets et lui ai donné.

« Merci, Vié. »

Mon âme était partagée à nouveau : j'aurais dû garder mon argent et lui inculquer quelques bonnes manières d'abord : 'Bonjour', 'Comment allez-vous', 'Puis-je vous importuner deux secondes', 's'il vous plaît', 'Je m'appelle', et patati et patata !... Mais le pauvre, il avait l'air vraiment affamé... Mais la faim ne devrait pas nous faire oublier nos manières. Mais... et mais...

Je cogitais comme ça quand soudain m'est venu cette question : « Est-ce de sa faute? »

Il n'avait certainement jamais fréquenté l'école, ou alors très peu. Il ne serait certainement pas dans la rue à apostropher des inconnus pour de l'argent si à la maison tout allait bien, si du moins il avait une maison ou une famille.

Cette nouvelle façon de voir m'a rendu plus empathique. Les notions élémentaires pour les uns sont des mathématiques avancées (racine carrée des dérivés symétriques des abscisses et des ordonnées de a-quoi-ça-va-me-servir-ça-dans-la-vie) pour les autres.

C'est une grâce d'avoir eu l'enfance que j'ai eu. Je suis un monsieur courtois grâce à ce que j'ai appris à l'école et reçu comme éducation à la maison.

Mais lui... peut-être n'était-il pas le plus courtois, le plus délicat des hommes, mais je me souviens qu'il m'a dit : « Merci, Vié. » Il a montré de la gratitude.

La gratitude est la courtoisie du cœur. C'est mieux, si vous voulez mon avis, que les civilités de la bouche. Même si ce ne serait pas mal d'avoir les deux. Une école des autres jours, où on acquière des bonnes manières, doit suivre l'école du dimanche, où apprend à être bon.

Par là je salue encore le modeste et grand travail abattu par certaines organisations ou structures

Africaines en scolarisant les enfants défavorisés. Nous prions que plusieurs autres structures du genre se lèvent encore partout en Afrique afin qu'ensemble nous créons une plus grande révéle d'élites.

Je suis donc arrivé à la maison, j'ai mangé le pain, bu le jus, un peu comme quand on prend la communion à l'église, et allongé sur mon petit lit douillet, j'ai fermé mes yeux, et je me suis endormi.